

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 41

Artikel: A la brasserie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile.»

Matérialiste, va ! Il faudrait préalablement savoir ce que c'est que ce mets nouveau, avec quoi on le prépare et si vraiment il vaut mieux qu'un petit pain frais. Quant aux étoiles, il n'est plus nécessaire de les chercher dans le ciel. Allez au cinéma, vous en verrez de nouvelles.

«Ceux qui s'indigent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger.»

Ah ! ça, par exemple, c'est une précieuse révélation. Mais comment démontrera-t-on que celui qui titube a moins absorbé qu'un autre qui marche droit comme un i ? Il paraît que ces choses-là se voient. Eh bien, franchement, ce n'est pas équitable. Au fait, un conseil : méfie-toi du gaillon !

«Attendre trop longtemps un convive retardataire est un manque d'égards pour ceux qui sont présents.»

Bigre ! Voilà qui nous fait faire de sérieuses réflexions. Encore faudrait-il savoir pourquoi le convive est en retard ? Mais on le sait ; quand il arrive, il a des excuses plein la bouche.

«Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit.»

On n'y pense pas suffisamment. Oui, quand on se rend chez un ami, ou quand on reçoit un ami, il y a du soleil dans les cœurs. Pourvu qu'on n'ait pas mal aux dents ou une obsession professionnelle ou quelque autre inconvénient, tout ira bien, de part et d'autre, et le charme sera grand si, automatiquement, on évite de débâter sur les absents. Hélas ! je me souviens de ce pasteur qui, un dimanche, en St-François, disait : «La médisance est le sel des conversations.»

«La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.»

Il est regrettable que Brillat-Savarin n'ait pas développé ce thème, car nous nous demandons ce qu'il peut convenir de déclarer à cet égard. Sans doute, l'Allemagne est le pays de la choucroute, l'Italie, celui du macaroni, l'Angleterre, celui du rosbif, l'Amérique (du Nord), celui du régime sec, mais on sait bien que ces formules lapidaires ne suffisent pas pour les statisticiens. Partout, on mange et l'on boit — toutes proportions gardées — les mêmes choses, et toutes ont la même destinée !

J. Nel.



MONTREUX

Le château de Chillon.

L'ASCASE ROBERT, qui est un très vieil auteur, nous parle, je ne sais trop à quel propos, de l'abbé Wala de Corbie que Louis le Débonnaire fit enfermer «dans un fort entouré de toute part des eaux du Léman et d'où l'on ne pouvait apercevoir que le ciel, le lac et les Alpes...»

C'est dire que le château de Chillon, ou de Chillon comme on écrivait aux temps arriérés, construit sur l'emplacement du fort, remonte presque au déluge. Il a vu les forêts descendre jusqu'au sable du Léman, le loup craintif en sortir pour ébrancher sa soif, le cerf aux cornes branchues se jeter à la nage pour gagner la rive lointaine. Il a entendu la voix des trompettes rauques, le sifflement des flèches, le tonnerre des bombardes et des couleuvrines. Les éclairs allumés au flanc des galères genevoises l'ont illuminé. Pendant des siècles et encore des siècles les hommes l'ont pressé par terre et par eau, les vents ont assailli ses girouettes, les vagues ont giflé ses murailles. Impassible, il a laissé passer l'orage.

Ses tours, ses salles immenses, logeaient des seigneurs fiers et rudes qui crachaient sur les

dalles, bayaient aux mouettes, pêchaient le poisson par les meurtrières et puis, certain matin bleu, s'en allaient, lance au poing, batailler contre un vassal récalcitrant... Les haches, les halberdiers, les épées à deux mains pendaient aux parois... Aux broches des profondes cheminées le gibier rôtissait, un chevreuil entier, un cuissoit de daim... Autour des cours intérieures, un enchevêtrement de toits, d'escaliers couverts, de murs crénelés, d'échaugettes où veillait la sentinelle sur un horizon de montagnes, de collines, d'eau déserte, de lointains vaporeux... Aux heures de soleil, la neige étincelait, la paisible assemblée des monts tenait séance dans le bleu du ciel, le miroir du lac réfléchissait l'ombre gracieuse d'un oiseau... Frôlant cette beauté, des hommes pourrissaient au souterrain de Chillon, enchaînés au roc humide, dans le cachot où pénétrent en tapinois un liséré de jour, un reflet d'azur ironique, le chatoient lumineux des vagues entrechoquées. Là était le royaume de l'ombre, peuplé d'ombres, jusqu'au jour où sonnait l'heure de comparaître devant les juges en robe de pourpre, jusqu'à l'instant où s'ouvrait l'oubliette, trappe noire, sinistre, d'où montait avec un bruit d'eau un souffle froid...

Cela, c'est ce que nous apporte la légende, l'imagination pressée de s'évader vers le mystère, vers le merveilleux, vers l'horrible, sans arriver ni à l'atteindre, ni à le dépasser, ni à comprendre que le rêve le plus fou est bien plat en comparaison de ce qui fut la réalité.

Donc, comme les barques, comme les mouettes, les siècles ont glissé sur l'onde toujours pareille à elle-même. Et l'année 1912 a paru sur le gouffre du temps.

Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne, dort sous une pierre plate et c'est un concierge, que l'on appelle aussi intendand, qui règne désormais sur l'antique manoir. Le pont-levis est abaissé. Sous la herse qui ne tombera plus, un homme à chapeau de paille vend billets et catalogues. Quatre sous, les dimanches et jours fériés du moins, et l'on fait sonner ses pas sous la voûte... Des flèches discrètement peintes aux murailles disent par où il convient de passer, quelle rampe il faut gravir, quel escalier il faut descendre. Un W.-C. se dérobe derrière la luxuriance d'une vigne vierge. Les garçons d'hôtel galonnés s'assoient sur des sièges armoriés ; les sommeliers penchent leurs chapeaux fleuris de myosotis sur le froid des oubliettes ; un Allemand à lunettes adapte ses semelles aux empreintes des pas de Bonivard ; et Peitrequin, qui est garde-champêtre à Veytaux, inscrit son nom à côté de celui de Byron.

Byron avait dit :

— Chillon, ta prison est un lieu saint et ton triste passé un autel... Souffle éternel de l'âme indépendante, ô liberté, tu n'es brillante que dans les cachots... Ces traces de Bonivard, qu'on se garde de les effacer : elles en appellent de la tyrannie à Dieu !...

Et Peitrequin dit à un ami :

— Regarde voir ces piliers, quels morceaux !... Rien que de ça contempler, ça donne soif !

Ah Peitrequin !... Tu es citoyen, tu es un membre actif du peuple souverain. Tu le sais. Tu en es fier. Et pourtant quelque chose t'impressionne, ici, le mépris hautain qui suinte des voûtes avec les gouttes d'eau. Le frisson du passé cruel te secoue... Incline une oreille républicaine sur l'oubliette : il en monte encore une clameur !... Au fond de ce souterrain geignent encore des douleurs lentes !... Vois, le soleil, un instant posé sur la pierre couleur de cendres, a l'éclat froid d'un rayon de lune !... Ton émotion, Peitrequin, tu l'as proclamée à ta manière qui est naïve, nettement vulgaire, mais aussi sincère, pour le moins, que le lyrisme fastueux de Byron : — Rien que de ça contempler, ça donne soif !...

L'Esprit moyenâgeux qui veille en un recoin obscur du château ne comprend pas ce langage, ce peuple fruste, cet Allemand à chapeau vert, ces rustres endimanchés. La nuit tombée, il parle aux ténèbres d'une voix inquiète, il parle au vent par la fente des meurtrières. Et il dit :

— Qu'est-il donc arrivé, nuit amie ? Toi, tu es restée la même, tu possèdes encore tes yeux

d'or, ta grande lampe à la clarté douce... Et toi, vent ? Depuis toujours tu dévores l'espace, tu soulèves les flots, tu courbes la cime de l'arbre... Les rocs demeurent aussi les mêmes : depuis que j'existe la Dent du Midi règne sur le peuple des monts... Seuls, les hommes ont changé...

Mais c'est encore à la lune que l'Esprit s'adresse le plus volontiers :

— Te souviens-tu du temps jadis ?... Hélas ! aujourd'hui, lorsque tu insinues un de tes rayons dans mes cachots, tu n'éclaires que la roche nue. Mes gibets sont brûlés ! L'araignée tend sa toile entre les dents de ma herse !... Et le gros portier de l'Hôtel de Paris ricane près de mes oubliettes !... Plus de seigneurs, plus de gueux en haillons ; ni grandeur, ni vie chiche : mais les conseillers d'Etat, les colonels, les coiffeurs, les maçons, tous citoyens rasés et bien nourris, payant la même somme dérisoire pour fouler mes pavés de leurs semelles démocratiques !... Et mille écrivains me ridiculisent qui s'imaginent que l'on évoque ma majesté par des mots !... Les bibelots portent mon image diminuée jusqu'aux confins des mondes habités ; l'assiette me présente au monsieur qui a noué sa serviette autour de son cou apoplectique ; les peintres me caricaturent et les cartes postales m'insultent !... Lune, toi qui sais l'avenir, jusques à quand cela durera-t-il ?

Mais la lune est bien trop occupée à semer sur les flots les étincelles blondes !... Du reste, par principe, elle ne répond jamais aux questions.

B. Vallotton.

A LA BRASSERIE



'ANGLAIS qui était assis près de moi sur la terrasse avait vraiment une physiologie des plus sympathiques.

Le garçon venait de lui apporter un bock de bière brune posé sur l'inévitable rond de feutre brun.

L'insulaire but son bock d'un trait, avec un air fort satisfait.

Probablement qu'il avait soif.

Une fois le bock terminé, il considéra le rond de feutre, rêveusement.

Il le prit ensuite et, le portant à sa bouche, il essaya de l'entamer de ses fortes dents blanches, mais vainement. Et le reposant sur la table, de nouveau, il prit un air rêveur.

Je me gardai bien de troubler sa méditation. Quelle ne fut pas, en effet, ma joie, au bout de quelques minutes, de le voir sortir de sa poche, furtivement, un petit canif !

Après quelques efforts, il réussit à couper le rond de feutre en minuscules morceaux, qu'il se mit à absorber l'un après l'autre, à grands efforts de mâchoire.

C'était plaisir de le voir mastiquer. J'avais toujours entendu dire que les Anglais étaient de forts mangeurs. La preuve était péremptoire. Cependant, cela n'alla pas sans difficultés. Quand eut disparu le dernier morceau, l'insulaire avait la figure rouge, et sa respiration haletait un peu.

Aussi ne fus-je pas étonné, quand je l'entendis héler le garçon :

— Garçon, une autre bock, je demande. Mais si vous plaisez, sans biscuit !

MÉDECIN INGÉNIEUX



DANS le cabinet luxueux du médecin, mon ami Lambert, les habits épars sur le fauteuil et à terre, présente son académie au docteur.

Après l'examen un peu long, mais très consciencieux, notre représentant de la faculté lui exprime son étonnement. Il n'a jamais eu un malade aussi bien portant.

— Cependant, M. Lambert, votre état général, cette année, me donne beaucoup à réfléchir. Il faut absolument suivre mes instructions, très scrupuleusement.

— Oui, cher docteur, mais...

— Pour commencer, vous mangez beaucoup trop. Il faut vous limiter. Regardez-moi ce ventre ; ne pouvez-vous pas vous contenter de la moitié de ce que vous mangez en ce moment ?